L'outrage

Louise Cotnoir

Number 51, March–April–May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21567ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cotnoir, L. (1993). L'outrage. *Nuit blanche*, (51), 42–43.

L'outrage

*Nouvelle inédite
de Louise Cotnoir*

Trop de vin, vous dis-je, voilà comment je suis quand je bois trop de vin. C'est ce que j'entends à mon arrivée dans ce café bondé. Elle lève son verre avec satisfaction sous le regard affectueux d'un homme d'un âge certain. Il n'est que sept heures et il fait un temps à vous casser les reins. «On n'a pas eu un si beau printemps depuis des années», répètent à la ronde les serveurs quand je pénètre à mon tour dans ce lieu de passage. Je préfère les cafés la nuit sous leur éclairage de rêve et dans la torpeur des alcools où viennent se noyer mes insomnies. Je suis entrée dans celui-là, à ce moment-là, par pur désœuvrement. Il y a des matins comme ça où l'on cherche son double dans les miroirs au tain fatigué.

Cette femme parle haut et fort. Sa voix prend tout l'air et m'inquiète. J'ai soudain envie d'une bière bien froide pour faire baisser la fièvre qui me tient les entrailles béantes et liquides. J'ai peur de quelque catastrophe ou de tomber en amour. Mais j'ai si peu d'audace! Au fond, qu'est-ce que je redoute? Et c'est comme ça que les fins du monde arrivent! Quand on se juge à l'abri de tout... Je demande un café bien noir pour accompagner ces pensées délicates. Je suis attirée par cette femme, sa voix criarde, son ballon de rouge. Je m'installe à la table voisine. Je fais le mur, histoire de ne pas encombrer sa vie.

Elle est affublée d'un énorme collier, l'un de ces bijoux anciens qu'on ne voit plus circuler depuis un siècle. De grosses perles translucides, on croirait revoir les billes de son enfance, qu'elle triture, caresse, dont elle se frappe comme une flagellante. Ou n'est-ce qu'une relique d'un temps fabuleux? Peut-être un talisman, un porte-bonheur? Elle l'abandonne quelques instants, le laisse pendre entre ses seins. Elle lève sa main, s'y dessinent des rides naissantes. Elle boit à grandes lampées son verre. Son œil brille de plus en plus.

— C'est comme ça! Il était chinois et parlait anglais. Je suis française, mais je parle couramment l'anglais... Eh bien! je me suis enfuie! Vous voyez comme je suis! Mais ces yeux, cette ligne fine comme un croissant de lune allongé... C'était une pure provocation, une gifle radicale à ce qu'on appelle dérisoirement la beauté! Et il était, comment dire, le désir incarné! Voilà! C'est ça! Et je me suis conduite avec une telle désinvolture, une telle inconvenance! C'est comme ça quand je tombe amoureuse! Je suis lamentable et lâche! Vous le savez!

Il y a soudain un grand remous dans le café: des assiettes qu'on empile, des cuillers à thé qui dégringolent du comptoir et je perds la suite de cette histoire que je soupçonne être amusante. Je tends bien l'oreille mais il ne m'arrive que des fragments. La reconstruction me semble hasardeuse. Une femme pareille et cette voix grave, un peu fêlée par les cigarettes qu'elle allume à la chaîne. Une telle femme ne peut certes pas se mettre dans un semblable état pour une simple rencontre avec un soi-disant Chinois parlant anglais! Elle siphonne le fond de son verre.

L'homme qui l'accompagne ne dit rien. Il sourit, en toute connivence, habitué sans doute à ces humeurs et propos décousus. Sinon, comment pourrait-il se montrer si calme, si compréhensif au-dessus de son café qui refroidit pendant qu'elle demande un autre verre de rouge. Il allume ses cigarettes avec le sourire doux de ceux qui en ont vu d'autres, qui n'ont peur de rien, tellement leur propre existence les étonne. Je pense que c'est un homme d'une ineffable bonté, qu'il est peut-être aussi extravagant dans son flegme excessif que cette femme aux lourdes chaînes... ou alors, qu'il n'y comprend rien, comme moi... Mais comment choisir? Il hoche la tête d'un air entendu.

— Alors, j'ai acheté ce sautoir, à l'encan de la Grande Place, vous savez? C'est d'une extravagance! Mais je voulais me faire payer d'avoir été si vulgaire et si lâche avec ce beau Chinois. Vous trouvez que les Chinois sont beaux? Mais le mal est fait! Je ne le reverrai jamais! Je veux dire que le mal est fait pour moi, vous me suivez?

Elle parle maintenant si vite que j'ai du mal à la saisir. Sans doute la fatigue de cette nuit blanche me rattrape-t-elle. Je voudrais bien ralentir le déluge de mots qui sort de sa bouche, une inondation de paroles qui fait soudain s'effondrer les commissures de ses lèvres. Peu à peu, je vois son visage crouler dans le miroir. Sa main retouche les mailles d'or et s'y accroche comme un noyé s'agrippe à la hampe de secours.

— Non. Je suis impossible! Et je vous raconte cela à vous! Vraiment, je passe les bornes! Il m'a dit qu'il avait chez lui, je veux dire ici, qu'il avait un oiseau qui ne chantait pas. Une façon, disait-il, de lui rappeler sa Chine natale! Je n'y comprenais rien! Mais surtout, j'ai eu grand peur qu'il ne dise la vérité!

L'homme se tait toujours. Il lève la main. Il demande un autre verre de vin et un autre café. Je ne sais pas comment me rapprocher pour entendre la suite. Il va peut-être parler. Le temps me semble infiniment long avant qu'il ne consente un mot.

— Vous ne changerez jamais, et c'est bien pour cela que je vous adore!

Elle ne le regarde pas, prise de panique ou de colère. Elle retient son énorme collier avec ses ongles, on dirait des griffes d'oiseau fabuleux.

— Vous ne comprenez rien! J'ai outragé ce beau Chinois. Et ça, je ne me le pardonnerai jamais!

Je ne saisis pas bien le sens de ces dernières paroles. Elle n'a rien fait! Serait-ce là «l'outrage» dont elle s'accuse? Ne rien faire serait-il pire que tout? Ne pas se prononcer a aussi ses avantages! Ne dit-on pas que le silence est d'or? À moins que l'impassibilité, l'inaction comme disent les Orientaux, comporte parfois certains revers...

Je la regarde se lever, furieuse maintenant, abandonnant et le verre et l'homme d'un âge certain, complètement ahuri de la voir sortir précipitamment. Il reste démuné dans cette déconvenue parfaite, incapable de bouger. Il tend la main vers la coupe vide. Il y pose les lèvres et se met à pleurer. Dans l'intense fatigue qui me submerge, je reprends mes cigarettes, mon quant-à-soi, mon cahier de nuit et je m'enfuis. J'ignore ce qui, là, m'atteint: l'abandon de cette femme ou la détresse de cet homme...

Ce soir-là, quand j'arrive à cette réception guindée qui déjà m'ennuie, mon regard se fixe sur le sourire béat d'un groupe de Chinois. Je m'en approche en toute inconscience, comme on se retrouve parfois dans un lieu que l'on cherchait désespérément à éviter. Je les regarde outrageusement. L'un d'eux explique un tableau avec une attention chaleureuse à un vieux peintre (un vrai cliché vestimentaire maoïste). Je reste bouche bée. La toile me semble du Monet, je veux dire, un sous-produit sans intérêt. Ce qui me séduit, c'est avant tout l'attitude respectueuse du jeune et beau Chinois. Une sorte de chaleur généreuse glisse de l'un à l'autre. Il remarque au passage mon regard insistant. Il sourit et se met à parler en anglais. On donne ainsi parfois une chance au hasard. Je détourne les yeux. Je devrais partir. J'allume pourtant une autre cigarette. Je reste debout près d'un énorme et hideux cendrier sur pied, le seul de cette salle pompeuse et terne à la fois, je veux dire, sans âme. D'instinct, je devrais quitter cette atmosphère chloroformée. Quand je me retourne pour jeter mon mégot, je me heurte au sourire radieux du beau et jeune Chinois.

— I'm sorry

L'anglais est parfaitement académique. Déjà troublée par cette main qui touche la mienne, je vois soudain passer la femme du café dans le miroir qui s'embue sous son souffle rauque, son exubérance, sa lâcheté aussi... J'ouvre la bouche et les yeux sur la ligne ténue des paupières, les cheveux opulents.

— It's my fault!

Il sourit toujours, mais quelque chose se démet du cliché avec lenteur. Une présence s'installe. Je voudrais m'enfuir. Il allume ma cigarette. Nous parlons de tout, de rien, comme il se doit. Le visage dévasté de la femme au collier s'estompe peu à peu...

Plus tard, très tard même, je somnole sur une épaule soyeuse, mes mains prises au vertige des cheveux si noirs... Je pense à l'oiseau qui ne chante pas, à la Chine... Et je m'endors, pensant avoir atténué un peu de l'outrage. ■